

La Lettre d'Archimède

L'actualité de l'Eldo vue par un spectateur

N° 96 — 28 janvier 2017

Sommaire

Nouveauté : [Les Confessions](#)

Toujours à l'affiche : [Le Divan de Staline](#)

[Le film mystère # 96](#) — [La solution du film mystère # 95](#)

[En bref et en vrac](#) — [Prochains rendez-vous à l'Eldo](#)

LES CONFESSIONS



un film de Roberto Andò

Au commencement, *Les Confessions* paraît refaire en bien pire ce que l'on a déjà vu cent fois, dans sa peinture d'une réunion d'obscurs gens de pouvoir à l'immoralisme flagrant et aux secrets invouables. La critique anticapitaliste dans un contexte de crise économique semble d'une platitude et d'une paresse incomparables, d'autant que pour se donner des airs de transparence, ces décideurs ont décidé d'inviter à leur sommet un moine et une écrivaine, dont la fonction de contraste est évidente.

Pourtant, la mort dans des circonstances imprécises de l'un de ces hommes, incarné par Daniel Auteuil, juste après sa probable confession auprès du moine cartusien aux motivations troubles, change profondément la donne. Le film se mue alors en espèce de huis clos, d'autant plus lourd de sens que les décideurs s'avèrent ministres de l'économie de différents pays européens, et leur réunion un sommet du G8 au cours duquel une décision importante pour l'avenir de l'Europe semble être en jeu — et compromise par cette confession. *Les Confessions* prend alors des allures plus inhabituelles dans un cadre de huis clos criminel pourtant bien connu, le dévoilement et développement des relations entre les personnages prenant de l'importance du fait de leur statut tardivement connu du spectateur, et l'enquête a la curiosité d'être menée par les ministres eux-mêmes auprès du moine, implacables cyniques aux mains du plus humble, beaux parleurs confrontés au silence pieux.

Ce thriller économique n'exige cependant pas d'être lu comme un portrait réaliste, mais comme une fable nous rappelant les fêlures des castes dirigeantes, celles qui nous abreuvent de formules euphémistiques comme autant d'illusions tandis qu'à l'arrière-plan, leurs combats sont plus complexes, plus troubles, et assurément moins soucieux d'humanisme qu'elles ne le prétendent.

Le casting séduisant (Auteuil, Lambert Wilson, Marie-Josée Croze, Richard Sammel, Johan Heldenbergh...), la volonté altermondialiste et la moralisation ambitieuse, sont autant d'atouts de peu de poids en com-

paraison de celui qui occupe essentiellement l'attention du spectateur, l'admirable Toni Servillo, dont le jeu monolithique est ici glaçant tant il crée de mystère autour d'un personnage que l'on croyait résumé à sa fonction de catalyseur, et qui s'avère vite bien davantage.

Moyocoyani



LE DIVAN DE STALINE



un film de Fanny Ardant

Il y a quelque chose dans la voix de Fanny Ardant, dans sa diction et dans son jeu d'actrice qui séduit ou agace profondément — pour ma part, je suis de ceux que la comédienne séduit. Il en est de même de ses choix de réalisatrice qui séduisent ou agacent, et ses deux premiers longs métrages, *Cendres et sang* et *Cadences obstinées*, m'avaient plutôt agacé. *Le Divan de Staline* a eu l'effet inverse. Malgré ce que les acteurs Paul Hamy et François Chattot nous en avaient dit récemment lorsqu'ils étaient venus à l'Eldorado présenter respectivement *L'Ornithologue* et *Le Voyage au Groenland*, je me méfiais d'un film sur le séjour dans un palais géorgien à l'architecture décadente du père des peuples vieillissant. Surtout, malgré tout son talent, j'avais du mal à imaginer Gérard Depardieu en Joseph Staline, l'acteur ayant une rondeur, une douceur et une tristesse opposées à l'image que je me fais du Vodj.

Et, effectivement, le Staline de Fanny Ardant n'a pas grand-chose en commun avec le Staline historique tel que je me le représente. J'aurais néanmoins dû faire confiance à Gérard Depardieu qui réussit, comme souvent, à me surprendre, créant un personnage à la fois fragile, un peu ridicule et cruel d'une rare intensité. Son



Staline est un ogre charmeur terriblement inquiétant tout droit sorti d'un conte de fées. Le château aux gargouilles, le jardin à la nature domestiquée qui l'entoure, le grotesque de certains personnages, le ballet de la valetaille, la saturation parfois excessive de l'image, la fumée s'échappant des thermes, les voix qui hantent le tyran... sont autant d'indices supplémentaires qui me poussent à juger *Le Divan de Staline* comme un récit merveilleux, quoique sombre, et non comme le drame historique que le résumé laissait prévoir.

De fait, pour apprécier *Le Divan de Staline*, il faut accepter le parti-pris de la réalisatrice, et ne pas s'attendre à une reconstitution scrupuleuse de la fin de vie de Joseph Staline, une réflexion sur son rapport aux femmes, à l'art ou même à la psychanalyse freudienne qu'évoque le titre. Les ressorts psychologiques du stalinisme ne sont ici que l'expression d'une volonté morbide de pouvoir. Dans le château de l'ogre-dictateur qui s'impose par une terreur fondée sur l'imprévisible, qui condamne ce qu'il apprécie et disgracie sans pitié son favori de l'instant qu'il ne semble avoir élevé que pour mieux l'abattre, les personnages archétypaux sont sommer de choisir entre la vérité de ce qu'ils sont et de ce qui les animent d'une part, le mensonge de la « bonne réponse »



qui prépare l'alternative suivante d'autre part, entre la perte assurée et le gain éventuel et temporaire. Les dés sont pipés, au mieux la chute ne peut être qu'ajournée, au prix de la compromission qui est la grande victoire de la volonté de pouvoir sur la liberté qu'elle craint tant.



LE FILM MYSTÈRE # 96

Repris dans le Festival cinéma Télérama, *L'Économie du couple* (2016) de Joachim Lafosse raconte l'histoire d'un couple en débâcle, celui de Marie (Bérénice Bejo) et Boris (Cédric Kahn). Dans son lit, Marie regarde parfois un film à la télévision, que le spectateur ne voit pas mais entend, tel le film mystère qui n'a pas été choisi au hasard et dont le photogramme ci-contre est extrait. Pour jouer, envoyez le titre du film mystère et de son réalisateur par courrier électronique à l'adresse archimede@cinema-eldorado.com

ou déposez la réponse en indiquant le numéro du film mystère, votre nom et des coordonnées (de préférence une adresse électronique) dans l'urne située dans le hall de l'Eldorado **avant le mardi 31 janvier minuit**. Un bulletin sera tiré au sort parmi les bonnes réponses et fera gagner deux places de cinéma à son auteur. Bonne chance !

LA SOLUTION DU FILM MYSTÈRE # 95



Comme Alain D., qui a été tiré au sort, il fallait reconnaître *Un lion nommé l'Américain* (1968) de Jean Rouch. Les Gaos traquaient vainement l'Américain, un lion « tuant pour le plaisir », dans le documentaire *La Chasse au lion à l'arc* (1967). Le court métrage *Un lion nommé l'Américain* est une sorte de postface, la fin de l'histoire. La principale différence entre les deux films est la disparition du commentaire, ce qui rend difficile la compréhension des rituels qui accompagnent la chasse pour le spectateur qui n'aurait pas vu le premier épisode, mais qui renforce la beauté de la quête.

Fils d'un explorateur compagnon du commandant Charcot, Jean Rouch, né en 1917, découvrit le cinéma en 1922 avec *Nanouk l'Esquimau* (*Nanook of the North* ; 1922) de Robert J. Flaherty, et l'ethnographie en 1934 avec des photographies de masques Dogon exposées dans la vitrine d'une librairie parisienne. Détenteur d'un diplôme d'ingénieur des Ponts et Chaussées, il préféra quitter la métropole pétainiste pour construire des routes de l'Empire colonial français et il fut affecté à Niamey en 1941. Rapidement, en assistant à des rituels songhay qui le fascinèrent, il comprit que le cinéma était indispensable pour rendre compte de ce qu'il voyait et que l'ethnographie devait utiliser cet outil. Après la guerre, Jean Rouch et deux de ses amis, Pierre Ponty et Jean Suvy, descendirent le Niger en radeau et en pirogue, une expédition qui dura neuf mois, et dont les rapportèrent les images d'*Au pays des mages noirs* (1947), un court métrage qui sera ensuite complément de programme de *Stromboli* (1950) de Roberto Rossellini. Rouch réalisera ensuite plus d'une centaine de courts et longs métrages, dont *Initiation à la danse des possédés* (1949), *Les Maîtres fous* (1955), *Moi, un noir* (1958), *Chronique d'un été (Paris, 1960)* (coréal. Edgar Morin ; 1961), et *La Chasse au lion à l'arc* (1967). Il décéda au Niger en 2004 dans un accident de voiture.

Les Confessions (*La confessioni* ; Italie, France ; 2016 ; 1 h 43 ; couleur, 2.35:1), réalisé par Roberto Andò et Angelo Pasquini, produit par Angelo Bagaglio. Musique de Nicola Piovani, image de Maurizio Calvesi, montage de Clelio Benevento. Avec Toni Servillo (Roberto Salus), Daniel Auteuil (Daniel Roché), Connie Nielsen (Claire Seth), Pierfrancesco Favino (ministre italien), Marie-Josée Croze (ministre canadienne), Moritz Bleibtreu (Mark Klein), Lambert Wilson (Kis), Johann Heldenbergh (Michael Wintzl). Distribué par Bellissima Films, sortie française : 25 janvier 2017. *Ruban d'argent de la meilleure photographie (M. Calvesi) 2016 ; Prix du jury œcuménique du festival international du film de Karlovy Vary 2016.*

Le Divan de Staline (France, Portugal ; 2016 ; 1 h 32 ; couleur, 2.39:1), écrit et réalisé par Fanny Ardant d'après le roman (2013) de Jean-Daniel Baltassat, produit par Paulo Branco. Image de Renaud Personnaz et Renato Berta, montage de Julie Dupré. Avec Gérard Depardieu (Joseph Staline), Emmanuelle Seigner (Lidia), Paul Hamy (Danilov), François Chattot (Vlassik). Distribué par Alfama Films, sortie française : 11 janvier 2017.

Prochaine lettre vers le samedi 4 février avec (sous réserve) *La Femme qui est partie* de Lav Diaz, *Gimme Danger* de Jim Jarmusch et un texte sur les débuts du cinéma. Voulez-vous partager votre avis sur un film *via la Lettre* ? Contactez-moi par courrier électronique à l'adresse archimede@cinema-eldorado.com.

EN BREF ET EN VRAC

- Le vingtième Festival cinéma Télérama est fini, rude semaine, mais le célèbre magazine a décidé cette année de le décliner en une version pour les petits en reprenant le principe, les meilleurs films de 2016, pour les films dits « jeune public ». Cela se dénomme **Festival cinéma Télérama enfants** et aura lieu du 15 au 28 février prochain, à l'Eldorado bien sûr.
- À propos du **Festival cinéma Télérama 2017**, celui des grands, Télérama et l'AFCAE se félicitent de son succès : 295 000 entrées pour la semaine, soit 9,5 % de part de marché. Encore une fois, parmi les 321 cinémas Art et essai qui ont participé à l'opération, l'Eldorado se distingue avec ses 3 300 entrées. Il n'est donc pas étonnant que la manifestation soit si convoitée...
- Attention ! Dernières séances** de *La Chasse au lion à l'arc*, *Entre les frontières* ([lettre # 95](#)), *Food Coop* et *Nocturnal Animals* ([lettre # 94](#) et [# 95](#)).

PROCHAINS RENDEZ-VOUS À L'ELDO

Janvier

- Dimanche 29, 11 h** : avant-première de *Loving* (réservée aux enseignants de collège et lycée ; gratuit sur inscription uniquement).
- Mardi 31, 20 h** : **Carte blanche lycéens** : *Persepolis* (tarif préférentiel de 4 € pour les lycéens et le personnel des lycées de l'agglomération dijonnaise).

Février

- Lundi 2, 20 h 15** : projection de *L'Odorat* en présence de Jordi Ballester et Thierry Thomas-Danguin, chercheurs.
- Samedi 4, 9 h** : atelier *Voix off et ambiances sonores* par Aurelio Savini (sur réservation exclusivement, 10 €).
- Mardi 14, 20 h 15** : projection de *La sapienza* en présence de José Villot, architecte.

Cinéma Eldorado

21, rue Alfred de Musset
21 000 DIJON

Site Web : <http://www.cinema-eldorado.fr>

Courriel : eldo@wanadoo.fr

Twitter : [@CinemaEldorado](https://twitter.com/CinemaEldorado)

Facebook : [CinemaEldorado](https://www.facebook.com/CinemaEldorado)

La Lettre d'Archimède

Site web :

<https://cinemaeldorado.wordpress.com/la-lettre>

Courriel : archimede@cinema-eldorado.com